

Le Manoir du Pontet à Colombier

Promenade.

Quand vous venez du Villaret, passez à Ceylard, traversez son désert de carrières de gravier et de buissons dominant les Dortines, gagnez la Prise Roulet, descendez le raidillon des Battieux, jadis ainsi baptisé en souvenir de quelque battoir des environs, dégringolez entre ses murs qui refoulent, — pour vous frayer passage, — la terre des Bovardes de la Traversière, des Vernes, des Chapons-du-Bas, vous parviendrez, laissant à main droite les Prèles, au fond du ravin où se blottit dans la verdure un manoir vieillot, le Pontet.

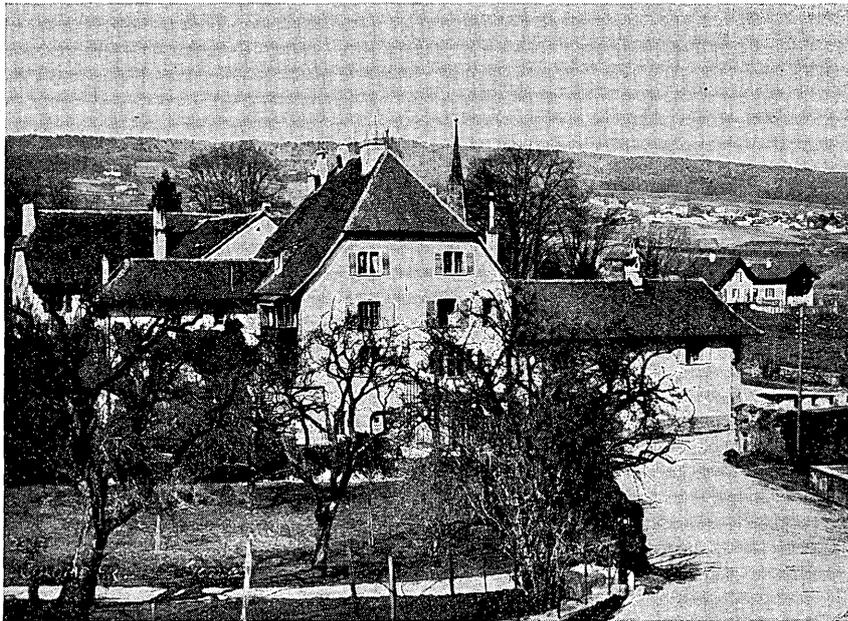
Lorsque nos villages n'étaient que hameaux à clochetons solitaires, lorsque le Jura, mystérieux, à l'âme désirable et rebelle, étendait son aile et sa mélancolie jusqu'au lac et dans les retranchements que nos pères élevaient sur ses rives, qu'était-ce donc que le Pontet ? Qu'était-ce que cette demeure, en somme baptisée le Pontet assez récemment ?

Peu après la Renaissance, la maison primitive qui s'inspire du style de cette époque-là, est propriété dépendant de la seigneurie de Colombier à résidence toute proche. Ce n'est d'abord qu'un corps rectangulaire. Cette construction première, à fenêtres à meneaux, n'est d'abord autre chose qu'une dépendance habitée, si l'on en juge par certains vestiges, du château de Colombier. On l'élève probablement sur les ruines d'une bâtisse plus ancienne au bord du ruz du Moulin, à deux pas de l'endroit où l'ancienne route principale, jadis voie romaine, franchit sur un pont ce ruisseau. Le ruz est aujourd'hui souterrain sur cette partie de son parcours.

Nul doute que, sentinelles avancées, le Pontet ou avant lui quelques bastions se construisent sur les restes d'ouvrages extérieurs de la défense du château de Colombier perché, lui, sur son tertre d'alluvions et contourné par cette route qui y accédait. On ne sait rien du Pontet de la Renaissance. Il sert sans doute d'habitation, de fenil et de pressoir à pied de coteau.

Au temps des Mouchet.

Un acte de partage de prés et de vignes réparti entre Jacques et Philibert Morel, le 18 février 1601, l'ensemble des terres qui environnent ou forment aujourd'hui, dans cette petite combe, au nord-ouest du château, les propriétés du Pontet et des Prèles.



Le Pontet, à Colombier.

(Phototypie Co, Lausanne.)

En date du 15 mai 1606, c'est-à-dire sous le règne des Orléans-Longueville, Abraham Mouchet, capitaine, receveur à Colombier, fait, par voie d'échange avec la seigneurie du lieu, l'acquisition de cette maison — appelons-la dès l'origine « Le Pontet » pour simplifier — avec closel au bas du village. Le grand parchemin, au sceau disparu, qui constate ce transfert est signé « Hory ». Il est muni de la griffe de Jacob Vallier, seigneur de Saint Albin, en Vuillie (Vully), gentilhomme ordinaire de la « Chabre du Roy Treschresthien de France et de Navarre », lieutenant-général et gouverneur de nos contés pour très puissante Dame et princesse Catherine de Gonzague, duchesse de Longueville, notre souveraine.

En fait, Mouchet échange une maison qu'il possède non loin du temple de Bevaix et qui va servir de cure en remplacement de l'ancienne délabrée, contre le Pontet joutant alors les hoirs de Jaques Purry, de Neuchâtel, un pré entouré de murailles et une charrière publique.

Abram Mouchet s'est déjà signalé en sauvant la vie d'Henri I de Longueville, à la bataille d'Ivry, en 1590. C'est en récompense qu'il obtient la recette de Colombier deux ans plus tard. Anobli en 1596, il sera bientôt trésorier général. Son fils, Jean Mouchet, recueillera, à sa mort, une succession obérée. Comme l'on sait, la dette fut remise par Henri II de Longueville en 1657.

Un autre parchemin non moins pittoresque, et que me communique avec une trentaine d'autres documents, M. Edmond Boitel, architecte, le propriétaire actuel, montré que Guillaume de Montigny, gouverneur pour le prince, accense à son tour, le 30 janvier 1626, la pêche des truites et des esturgeons du ruisseau du Moulin, à Jean Mouchet.

Le Conseil d'État de Neuchâtel confirmera cet accencement, en un autre acte, trois ans plus tard. Cette collection d'anciens papiers décèle les noms des propriétaires de terrains voisins. Les d'Affry sont possesseurs des champs sous la maladière et la cure. Les terres toutes proches sont aux Huguenin, aux Fatton, aux Hardy, aux Hudry, aux Rossel, aux Beaujeon, aux Pettavel, aux Joux, aux Guinand et aux Breguet.

Construction du manoir.

Alors que souvent, en scrutant les vestiges d'architecture de nos anciennes demeures, l'on constate des phases successives de constructions greffées sur l'originale, le cas du manoir du Pontet n'offre point pareil bourgeonnement. Il est simple : un premier bâtiment Renaissance, sorte d'ancien pavillon de chasse à grosses dalles de pierre qui disparaît aujourd'hui, incorporé dans une masse en fer à cheval.

Qui construit ce manoir et quand l'édifie-t-on ?

C'est Abram Mouchet, acquéreur de l'ancienne maison, en 1606, qui va se bâtir une plus vaste demeure, en 1614. Cette entreprise sera si coûteuse pour l'époque, qu'elle ne contribuera pas peu à le ruiner.

Pour grimper aux étages, Mouchet construit dans sa cour une jolie tour à flèche élancée, surmontée d'une griffe. Dans la tour, tourne en colimaçon une rampe de pierre jaune à marches ne formant chacune qu'un bloc avec leur noyau. Elles sont rivées au centre les unes aux autres sans pilier solidaire.

A peine a-t-on franchi le seuil de cette adjonction, de cette nouvelle tour qui porte le millésime « 1614 », que l'on se trouve, à l'intérieur, en face de la porte principale à gorges Renaissance, de l'ancien édifice.

Le principal corps de bâtiment de Mouchet consistait en une grosse masse carrée divisée, au-dessus d'une orangerie, en quatre pièces, sur chaque palier. Les maîtres se tenaient dans celles du sud, moins accessibles aux importuns et défendues par d'autres salles ou antichambres barrées par les gens de service. C'est ainsi que l'on concevait du reste les habitations de ce genre sous Henri IV et Louis XIII.

A l'étage, Mouchet se ménage une grande galerie voûtée dont il sera question et que d'autres restaureront plus tard. Elle est soutenue, exemple unique dans notre pays, par un gros arbre taillé en pilier. Verni ocre, il est posé sur un socle de pierre. Deux branches naturelles en forme de fourches soutiennent la galerie, élégant salon d'été.

Sous cette curieuse galerie, chante gaiement, à l'abri des intempéries, une fontaine Louis XIII qui rappelle celle des Moulins à Neuchâtel et qui, comme elle, paraît avoir été aussi peinte de vives couleurs. Source et chambre d'eau sont à deux cents mètres, en plein champ, à Prélaz. Tandis que de cette galerie, l'on peut passer dans une pièce d'angle, puis dans l'aile servant de fenil à l'est, une autre galerie, sorte d'antenne conduisant aux communs, se développe à l'ouest.

Au nord, cour fermée par une muraille qui la sépare des Prèles, propriété actuelle de M. Sacc-de Kouzmitch. Au sud, accès à la cour du manoir. Seul, un pavillon de jardin à colonnettes, tout près de l'entrée, sera ajouté à cet ensemble au XVIII^e siècle.

On sait peu de choses sur la descendance d'Abram Mouchet. Son fils Jean lui succède à la recette de Colombier. Il épouse Marguerite Tiller, fille de Jean-François Tiller, membre du Conseil souverain de Berne. Sa descendance directe s'éteint avec Daniel Mouchet, lieutenant du maire de Neuchâtel, mort en 1746, qui ne laisse qu'une fille, mariée à Jean-Frédéric Brun, conseiller d'État et procureur général.



Bêat-Louis de Muralt
(1665-1749)

écrivain célèbre et piétiste.

(Phot. d'un portrait à l'huile, prêtée par M. Paul de Pury.)

Morel et Bonstetten.

Au moment des revers des Mouchet, il faut croire que ce manoir est racheté par la famille Morel. En effet, en 1713, un magnifique acte de seize pages de parchemin, retenues par un cordon de soie rose, constate la vente du domaine par Marie-Salomé de Bonstetten qui l'a hérité de son mari, le capitaine Jaques Morel, ci-devant capitaine d'une compagnie suisse au service de France. Dame Morel-Bonstetten le vend à son parent, noble et généreux Albert de Bonstetten, bourgeois de Berne, officier à la solde des Provinces-Unies, qui en devient ainsi propriétaire.

Cette branche des Morel, anoblée, originaire de Colombier, bourgeoise de Neuchâtel, et dont quelques membres se distinguent plus tard, possède, avec le Pontet durant un

demi-siècle, une autre belle maison de maître dont la grille s'ouvre encore sur l'actuelle rue de la Société. Le domaine des Morel était vaste. Il s'étendait jusqu'à la gare d'aujourd'hui. Les ombrages d'une allée de marronniers dont on voit le dernier survivant dans le jardin de M. Maurice Tissot, pharmacien, escortaient les visiteurs. Mais revenons au Pontet.

Ce domaine — si l'on en juge par l'acte d'acquisition Bonstetten, du 8 mars 1713, est domaine magnifique. Outre maison, bâtiments, cour, fontaine, appartenances et dépendances, il comprend granges, écuries, pressoir, caves, greniers et jardin « ençoint de murailles ». Il comprend encore un « closel » avec arbres au bas du village, un autre champ avec « ses arbres sus assis, à la Maladière », un « morcel de chenévrier à Preila », une « pièce de pré Sous-le-Môtiers » non loin des terrains de Pierre, David et Samuel Pettavel. Le grand triangle du Verny fait partie du mas avec les vignes du Loclat, du Ruaux, de la Chateneya. Il y a aussi dans le lot une vigne à Vaudijon, une à la Chenailleta et de nombreux autres prés à Serpentin, à la fin d'Areuse, rière le champ de la Bandière et à « l'Espargette ».

Le transfert comporte aussi la pêche du ruisseau dès le Moulin en bas, et puis... « tout le vin vieux et nouveau tant le blanc que le rouge », le bétail, bœufs, vaches et jeunes veaux ! Le mobilier, même, passe à l'acquéreur et le tout avec les chariots, les attelages, l'attirail de ferme, les tonneaux, les gerles, vaut 57 mille 500 livres faibles, payables moitié comptant, moitié en lettres de rente. Albert de Bonstetten est représenté à l'acte par Jean-Pierre Brun d'Oleyres, du Grand Conseil de Neuchâtel, Dame Morel par le notaire stipulant, Abram Martinet « Docteur aux Loix ».

Bonstetten dont on sait peu de chose, ne conserve le beau domaine du Pontet que durant six années. Seize nouvelles pages de parchemin constatent, en 1719, l'échange qui a eu lieu à Berne, l'année précédente, entre Bonstetten et Béat-Louis de Muralt. Celui-ci en devient propriétaire contre une rente ou cense foncière où figurent en particulier trois jeunes poules et trente œufs, sur la ferme de Graffenried, paroisse de Köniz, et contre la reprise de billets sur de nombreuses personnes de Berne, de Lenzbourg, et autres lieux. Intervient au transfert, pour Muralt, noble Albert de Watteville, seigneur de Diesbach, son beau-frère.

Un des écrivains français les plus distingués de Suisse.

Avant que d'acquérir cette charmante maison de campagne de Colombier et les terres qui l'encerclaient, Béat-Louis de Muralt était devenu quelqu'un. Otto von Greyerz fit sa biographie en 1888.

Les Muralt descendent des Muralti ou Muralto, famille noble de Locarno, probablement d'origine lombarde. Le premier connu est Locarnus Muralto, propriétaire à Coglio, en 1182. Les Muralt possèdent, plus tard, des fiefs et de nombreuses terres dans la Valteline. A la suite de participation de plusieurs membres de cette famille aux luttes entre guelfes et gibelins, certains Muralti sont exilés à Côme. D'autres, réformés, fondent les branches Muralt de Zurich et de Berne.

Béat-Louis de Muralt, de la branche bernoise fondée par Aloisio Muralt-Mulinen, exilé de Locarno, en 1554, pour avoir embrassé la foi protestante, était fils de François-Louis, brigadier au service de France, décédé en 1684.

Né en 1665, aîné de cinq frères, ayant perdu son père, il est élevé par un oncle, haut magistrat de la République de Berne. Il débute dans la vie comme officier au service de France. Le contact de personnalités intéressantes rencontrées, enfant, chez son oncle,

a laissé en lui une forte empreinte. Il a le goût des lettres et des voyages. Béat-Louis assiste une fois aux vendanges en pays neuchâtelois. Ce sera chez Jean-Bernard de Muralt qui possède, à ce moment-là, Champveveys. C'est d'alors que datera sa prédilection pour nos coteaux.

Un séjour en Angleterre et les observations qu'il y fait lui ouvrent de plus vastes horizons, des horizons colorés qui, plus tard, lorsqu'il aura la plume en main et écrira ses fameuses *Lettres sur les Anglais*, serviront à étayer ses jugements de façon sûre et perspicace.

Quel Bernois a écrit un français aussi impeccable que celui des *Lettres sur les Anglais et les Français* dont notre Bibliothèque de la ville possède la première édition de 1725 ? Si l'abbé Desfontaines le raille en l'appelant le « Suisse à tête pensante » et qu'un critique lui décoche l'épithète de « Suisse atrabilaire », c'est qu'il dit aux Français quelques piquantes vérités. Il les déshabille hardiment. Tant pis pour ceux qui se blessent. Au reste, Voltaire et Sainte-Beuve n'apprécient-ils point ? Ces *Lettres*, en résumé, dépeignent la société anglaise sous Guillaume III et la française sous Louis XIV.

Le style nerveux, robuste, incisif des *Lettres sur les Français* en fait certainement son chef-d'œuvre. Ses pages sur l'Académie et ses observations sur la mode qui « conduit et remue tout en France » sont pleines de saveur. Ailleurs, dans ses *Lettres sur les voyages*, Muralt dit aux Suisses — à chacun son tour ! — des « vérités suisses ».

Vers la fin de sa vie, ses *Lettres fanatiques* montreront par contre un rationaliste mystique risquant de sombrer dans l'illumination. Jean-Jacques écrira dans la *Nouvelle Héloïse* : « Vous lisez Muralt ; je le lis aussi ; mais je choisis ses *Lettres* et vous choisissez son *Instinct divin recommandé aux hommes*... Déplorez les égarements de cet homme sage et songez à vous ». On va voir, en effet, l'homme pieux qu'était ce bel écrivain suisse faisant le pont entre le chancelier de Montmollin et Rousseau et devant Montesquieu et Voltaire auxquels il n'est certes point inférieur par l'acuité de l'observation. En dehors des théologiens, Muralt, qui vit au Pontet, est le premier Suisse dont l'œuvre littéraire pénètre en France et y fait grand bruit !

Le mouvement piétiste.

Marié à Berne à Marguerite de Watteville, il est impliqué dans cette ville, l'année 1699, dans les troubles qu'y fait naître la question du *Consensus* et l'intolérance du clergé trop bien secondée par la majorité du patriciat. Il s'agissait là d'un de ces amers épisodes de l'histoire religieuse, de cette lutte éternelle qu'à travers les âges se livrent deux principes, ceux de l'autorité et de la liberté. On sait qu'à la fin du XVII^e siècle, l'Église protestante se fige dans un intransigeant dogmatisme ; l'orthodoxie réformée demeure victorieuse de quelques théologiens novateurs. Elle croit avoir cristallisé la vérité évangélique en proclamant cette confession de foi, dite du *Consensus*, qu'adoptent la majorité des Églises suisses. Celle de Neuchâtel était demeurée à l'écart, grâce à l'influence de Jean-Frédéric Osterwald. Cette nouvelle conception de la vie religieuse, protestante, véhémentement opposée au formalisme et à la raideur du dogmatisme, prend alors le nom de *piétisme*.

Le pays de Neuchâtel, qui passe donc pour tolérant, va voir venir se fixer chez lui de nombreux réfugiés d'autres cantons surtout de Zurich et de Berne. L'écrivain distingué qu'était Charles Berthoud, — auteur du récit dramatique des démêlés de F.-O. Petitpierre avec la classe, — s'était promis d'écrire l'histoire circonscrite, mais déjà fort curieuse, du piétisme dans notre région. Le temps lui a manqué. Notre contemporain, M. Pierre Favard-

ger, en 1909, dans le *Musée neuchâtelois*, a publié une étude intitulée : *Émigration de piétistes zuricois dans le pays de Neuchâtel au XVIII^e siècle*. Dans cette étude, revient souvent le nom de Béat-Louis de Muralt qui, banni de Berne par arrêt du 15 février 1701, en est exilé et obtient libre circulation dans les bailliages de Grandson, d'Orbe, d'Échallens et de Morat.



Tour et galerie datant de 1614 au Pontet.
Un arbre taillé en pilier soutient une galerie de ses branches naturelles.

Muralt acquiert donc le Pontet, en vertu de l'acte d'échange plus haut cité. Ce domaine n'entre point dans sa famille par sa femme Marguerite de Watteville, comme on l'a écrit plusieurs fois par erreur.

A Colombier.

En se fixant au Pontet, il espère y bénéficier de la tolérance neuchâteloise en matière de religion. Il compte vivre chez nous avec d'autres réfugiés dont le piétisme n'entend point toucher aux dogmes, mais substituer à une religion formaliste et trop cérébrale, une doctrine et une morale chrétiennes se confondant dans une active piété du cœur. On était à peine éloigné de quelques années de la seconde bataille de Villmergen, de la campagne du Toggenbourg, favorables aux villes réformées, mais qui étaient suivies d'une période d'expulsions et de condamnations nombreuses.

C'est en hiver 1719, exactement, qu'il s'installe à Colombier avec sa femme, son fils François-Louis, né à Genève en 1701, et une fille dont le mariage fera plus tard, comme on le verra, passer le Pontet en d'autres mains encore. Muralt supporte assez mal ordonnances et règlements communaux! La municipalité lui refuse parfois des faveurs qu'il offre de



Madame de Charrière.

Portrait à l'huile, propriété de M. le D^r Jacques de Montmollin.

payer argent comptant. Une fois, elle lui permet de faucher son regain trois jours avant le premier août. On ne fauchait pas, alors, quand on voulait...

En 1721, Jean-Henri Bodmer-Rahn, ami de Muralt, piétiste intransigeant, banni de Zurich, sa ville natale, se réfugie à Colombier aussi. Il y occupe, en locataire, — rue Haute, — l'immeuble de François-Louis de Stürler, directeur des douanes de Leurs Excellences de Berne. Stürler l'a héritée de son grand-père d'Erlach-Chambrier. De cette maison dépend, à ce moment-là, une ferme et des terres dans le quartier de Prélaz, joutant le Pontet, ce Pontet dans la cour duquel — malgré de graves événements — chantera toujours la vieille fontaine.

Prosélytisme.

Si l'on en croit M. Pierre Favarger, et l'on peut toujours le croire quand il ne parle pas... monarchie, les Zuricois et Bernois Bodmer et Muralt, — au lieu de jouir des promenades paisibles qu'offrent Colombier et ses grèves merveilleuses, — s'ingénient au contraire à s'exciter et à former au village un état-major piétiste. Leur premier néophyte est le propre fils du pasteur de l'endroit, M. Bourgeois. Un autre satellite est une demoiselle genevoise, Jeanne Bonnet, qui vit au Pontet. Convertie par Muralt, exaltée et visionnaire, elle lui en remontre vite sur le piétisme...

A Genève, elle se livre avec ses prosélytes à de telles extravagances religieuses que le conseil de cette ville la surveille et que sa famille lui voue sa réprobation. Eugène Ritter a publié dans les *Étrennes chrétiennes*, de 1886 à 1889, ainsi que dans le *Bulletin de l'Institut national genevois*, de 1894, des relations éclairant le rôle que jouent Bodmer, Jeanne Bonnet et Muralt dans les troubles de cette époque.

Celui-ci, depuis quatre ans, a perdu son fils unique. Depuis deux ans, il a perdu sa femme. Il n'en reverdira que mieux.

Rajeunissements.

Bien que Béat-Louis de Muralt ait 72 ans, il rajeunit, s'occupe d'améliorer le Pontet, les terres qui l'environnent, et va se remarier à une Zuricoise de 20 ans.

Anne-Cléopé Rahn, sa nouvelle moitié, est fille de Jean-Jacques Rahn, bailli de Laufen, frère de la femme de Bodmer! Et voilà Muralt devenant par alliance le neveu de Bodmer avec qui il s'est brouillé! C'est sa jeune femme qui, dès 1737, devient, pour peu de temps, châtelaine du Pontet.

Muralt, — malgré l'exercice de ses facultés pour la défense de hautes causes, — surveille toujours son domaine d'un œil attentif et le maintient en valeur. D'anciens papiers montrent qu'il en accroît l'agrément. On aplanit l'allée en direction du môtier, on aménage une fosse destinée à recueillir l'eau de pluie. Nouvelle écurie, clôtures neuves. Il plante des marronniers et taille dans les saules de la commune qui se met à grogner.

Donation à Marguerite de Charrière.

Tandis qu'en avril 1738, Philippe de Brueys, baron de Bézuc, tout frais gouverneur de la principauté de Neuchâtel, intervient en personne pour que le sieur Gaspar Farny, meunier, puisse continuer à vendre aux passants, dans son moulin de Colombier, le vin

qu'un communier lui cède, et à condition qu'aucun scandale ne s'y produise, au mois d'août de la même année, Béat-Louis de Muralt fait donation du Pontet à sa fille, Marguerite, épouse de François de Charrière de Penthaz. C'est le notaire Jean-Jacques Pettavel qui passe l'acte.

Ce mystique vieillard et sa jeune femme ne désertent pas les lieux, mais agrémentent leur existence d'un voyage à Cologne — par eau — avec première nuit à l'auberge de la Poissine. Le récit manuscrit de cette épopée sera rédigé en cours de route par la jeune Anne-Cléopé.

Muralt, grand écrivain, meurt au Pontet, en 1749.

La postérité honorera en lui davantage l'homme de lettres que le piétiste. Il suffit de lire son examen de la satire des *Embarras de Paris*, qui remplit sa dernière lettre sur les Français! Ne s'y montre-t-il pas critique de haute lignée? N'y porte-t-il pas, un siècle et demi à l'avance, sur Boileau déjà en possession d'une gloire incontestée, le jugement définitif qui sortira du long débat contradictoire engagé plus tard sur ce poète?

Nouveaux venus.

Les Charrière qui acquièrent, au siècle précédent, les seigneuries de Mex, de Penthaz, de Senarclens et de Sévery, sont gentilshommes du pays de Vaud dont seuls les Sévery subsistent.

Les Charrière-Muralt habiteront dès lors le Pontet de façon régulière et y élèveront quatre enfants. A part un fils mort jeune, Louise, Charles-Emmanuel et Henriette vont grandir et passer leur vie dans cette paisible demeure.

Plus tard, le manoir sera fort animé par les amis d'une femme lettrée et cultivée, celle qu'épousera, en 1771, Charles-Emmanuel de Charrière.

Belle de Zuylen.

Belle de Zuylen, de son nom Isabelle van Tuyll, Hollandaise, née à Utrecht, originaire du village de Zuylen, est la fille du baron de Serooskerken qui y possède un château aux murailles baignées d'eau claire et aux grêles flèches à girouettes piquant dans les vols d'hirondelles.



Henri-Frédéric de Meuron à cinq ans en 1807,
plus tard conseiller et colonel à Neuchâtel.

(Miniature inédite de Jean-Jacques Müller, artiste saint-gallois ;
propriété de Meuron, Lausanne.)

On sait que le magistral ouvrage de Philippe Godet, *Madame de Charrière et ses amis*, contient non seulement d'innombrables détails sur la vie et l'œuvre de Belle de Zuylen, mais de vivantes biographies des personnages qui entourent cet écrivain féminin d'où se dégage un scepticisme quelque peu mélancolique.

M^{me} de Charrière, étrangère, se plaira-t-elle dans cette vaste demeure d'une quinzaine de pièces, enfouie dans de grands bouquets d'arbres? Charrière en améliore l'intérieur, ajoute au confort de l'habitation. En 1777, il fait construire, dans la chambre à coucher de sa femme, aux tentures de soie, aux magnifiques serrures de cuivre, une cheminée à manteau de marbre et jeu de catelles cintrées. C'est le cadeau d'anniversaire de M^{me} de Charrière. Homme pratique que ce mari? Voilà bien un présent que la destinataire n'emportera point par monts et par vaux et ne risquera point de *perdre* en *gagnant* la célébrité.

On sait qu'il faut peu pour ajouter à l'agrément de nos vieilles maisons du pays. Alors que Muralt a déjà pourvu certaines chambres de fourneaux datés de 1719 et 1738, — vieux poêles verts et bleus posés sur pattes et socle décorés, — Charrière restaure la grande galerie voûtée, salon d'été ou de musique. Il la dote aussi d'une cheminée à grand miroir doré Louis XVI.

La voûte de ce salon, aux peintures murales à draperies simulées ornées de nœuds et de banderoles et où domine le rouge Pompéi, paraît avoir été rafraîchie à diverses époques. Sur un plancher à damiers de sapin du Risoux et cadres de chêne vernis, trônait jadis un mobilier Louis XVI, de bois blanc et de soie rayée vert pâle et mauve. Deux lustres de verre à bougies, y diffusaient leur jolie lumière tremblotante. Le jour, une vive clarté éclairoussait la pièce par quatre baies. Un gai soleil entraît par celles du sud.

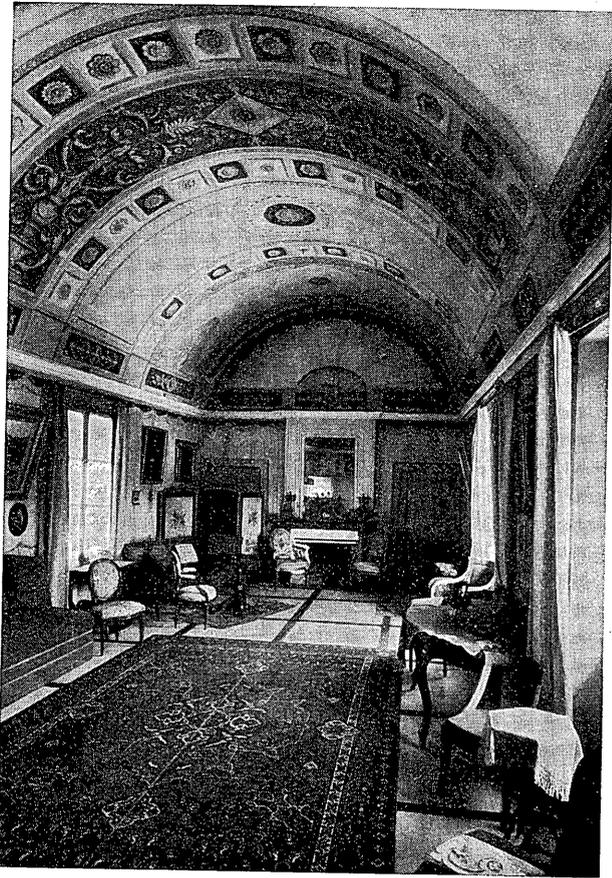
M^{me} de Charrière jouissait encore d'un autre grand salon aux fenêtres donnant sur le crêt verdoyant coupé par l'escalier des Égralets. Cette vaste chambre, au soleil, aérée, que séparait de la salle à manger une antichambre gris trianon, était celle où elle se tenait de préférence. On reconnaît cet ancien dispositif chez M. Paul de Montmollin. Dans de longs vestibules de briques rouges aujourd'hui gondolées par l'âge, s'ouvraient chambres de maîtres et de visites où, en hiver, pétillaient de bons feux clairs. Un petit escalier secret dont entrée et sortie étaient simples portes d'armoires, réunissait appartements du premier et du second, indépendamment de l'escalier de la tour. Comment donc ce grand diable de Benjamin Constant put-il se mouvoir dans pareille trappe?

Et puis, les buts de promenade manqueront-ils à M^{me} de Charrière? Mais le temps des rêveries, le romantisme est-il né? Ira-t-on du Pontet s'installer de longues heures au Crêt Mouchet pour voir étinceler et tourner le soleil sur le lac par-dessus la prairie, les jardins, les plantations d'arbres fruitiers, par-dessus les Coutures, les Longues-Rayes, les Uttins et le Pavier? Belle de Zuylen, en babillant avec ses amis, se rendra sans doute parfois, — au delà des murs à créneaux de son jardin potager, des marronniers, des Plantées de Rive et de la Cour, — à ce pavillon de vigne délicieux que l'on vient de démolir près de la Saulnerie, ce pavillon qui marquait le point à l'extrême limite du domaine et regardait les grèves.

Un grand album, encore inconnu, contient douze plans géométriques des possessions Charrière, à l'échelle, et en couleurs, signés Borrel. Le Pontet, recouvert de tuiles rouges, s'y détache en profil panoramique sur l'ancienne route d'Yverdon.

« Lettres neuchâteloises ».

La vie dans ce cadre eût risqué d'être quelque peu déprimante pour tout autre être que M^{me} de Charrière. Un désir évident de se distraire la pousse, en 1784, à écrire ses *Lettres neuchâteloises*, pleines de saveur, de finesse et de détachement. C'est historiette d'amour,



*L'ancien salon de musique de Belle de Zuylen,
dans son état actuel, au Pontet.*

brodée sur un fond de vie locale. Juliane, couturière délurée, y apporte un peu d'ombre. De dénouement? Il n'y eut guère, car au milieu de regrets et de tendresse, la vie coule douce au pays.

La valeur de ces *lettres* est dans la révélation de ce que furent vendanges d'antan, bals, dîners, réceptions et sans doute aussi dans la réaction qu'elles provoquent parmi les Neuchâtelois. Chacun prétend s'y reconnaître. Combien de mécontents? Et M^{me} de Charrière de se défendre: « Quand on peint de fantaisie mais avec vérité un troupeau de moutons, chaque mouton y trouve son portrait! »

Un homme d'esprit — pourtant — rédacteur du *Journal helvétique*, le pasteur Henri-David Chaillet, d'Auvernier, qui habite la maison jaune sur la route du tilleul et du cimetière jugera cette publication charmante, Sainte-Beuve, « profondément touchante, réelle et chaste » une scène de l'intrigue.

« Lettres de Lausanne » et « Caliste ».

La vie, au manoir du Pontet, où M^{me} de Charrière continue à écrire, est coupée de quelques voyages. Paraîtront bientôt, *Les Lettres de Lausanne*, recueil qu'à juste titre Philippe Godet dit appartenir au genre exquis, et avoir même été réimprimé, plus tard, dans la bibliothèque des chemins de fer ! Inutile de dire que c'est une histoire de mariage.

Une Cécile va-t-elle se lancer dans les bras d'un jeune ministre, son cousin, ou peut-être dans ceux d'un bailli bernois ? Non pas. Ce serait trop simple. Ses préférences vont à un petit milord naïvement épris qui ne se déclarera point et repassera la Manche. Il y a toute une seconde partie, *Caliste*, avec scènes touchantes en Angleterre. Caliste, fille de théâtre, est adorée par un Édouard faible et mou, qui désorienté tombera dans les filets d'une veuve. L'héroïne se rabat sur un autre homme qui l'aime sans espoir. Avant de mourir, elle rencontre, à Lausanne, Édouard auquel elle fait de purs adieux. Édouard apprend son trépas quand le jeune milord qui vit sous sa surveillance hésite de déclarer sa passion à Cécile, c'est-à-dire quand il va — faute de décision — briser un cœur, se rendant coupable de la même faute que son mentor. Deux drames reliés par un fil ténu ! Comme voilà bien amoureux figés et manquant d'estomac ?

Cet aimable amphigouri n'est point écrit pour qu'on n'y comprenne rien. Sainte-Beuve appelle *Caliste* une esquisse ingénue de *Corinne*. Il y faut saisir tout ce qu'il y a de poignant dans le sacrifice du bonheur à l'opinion. En plus, et c'est l'essentiel, l'œuvre est, par son détail, peinture opportune de la société vaudoise du temps. Lausanne, après Neuchâtel, se moque et se fâche. On voit même paraître, sur les bords du Léman, un pamphlet contre Belle de Zuylen. Ce pamphlet lui reproche d'être populaire et tout à fait familière avec sa femme de chambre !

Il est exclu de résumer ici, ne fût-ce que succinctement, l'œuvre littéraire de l'écrivain très spirituel qu'était M^{me} de Charrière. A côté de *Le Noble*, de *Mistress Henley*, à côté des lettres et du roman cité ci-dessus, elle publie *Trois femmes* et *Honorine d'Userche* sous le pseudonyme de « l'Abbé de la Tour ». Quoique Hollandaise, elle met sur pied avec aisance et dans le plus pur français de Versailles comédies et observations politiques.

Pendant la Révolution française, ses *Six lettres d'un évêque français à la nation*, témoignent d'une stupéfiante indépendance de pensée. Tandis qu'à La Chaux-de-Fonds dansent les bonnets rouges, Tribolet, conseiller d'État, faisant foin du paradoxe, la supplie d'écrire quelque chose pour calmer son monde. Deux jours après, elle envoie à l'imprimeur ses *Lettres trouvées dans la neige*.

Les amis.

A Paris, où elle se rend en diligence, M^{me} de Charrière fréquente en compagnie de Suard, Thomas, Raynal ou Chamfort, le salon de M^{me} Necker. Elle fait, dans cette ville, connaissance de Benjamin Constant.

Celui-ci arrive au Pontet un soir d'octobre 1787. Il y reste deux mois, ébauchant sur des cartes à jouer, son ouvrage sur la *Religion*. Plus tard, il écrira à Isabelle : « Tant

que vous vivrez, tant que je vivrai, je me dirai toujours : Il y a un Colombier dans le monde ! »

On sait qu'il reviendra au Pontet à plusieurs reprises jusqu'au moment où il rencontrera M^{me} de Staël, et même plus tard. On sait aussi les sentiments que l'auteur d'*Adolphe* éprouve tour à tour pour ces deux femmes si diverses par le cœur et l'esprit, l'une, fin d'une époque classique et spirituelle, l'autre, incarnant déjà le romantisme.

Et que dire de tous les familiers du salon du Pontet ? De Du Peyrou, de Chambrier-d'Oleyres, de César d'Ivernois, d'Henriette L'Hardy, d'Isabelle de Géliou, des Huber, des Chaillet, des Sandoz-Rollin, de Louis de Marval, de Camille de Roussillon, de Marianne Moula, habile à faire ses silhouettes ? Que dire de M^{me} de Staël qui vient au Pontet aussi et relit jusqu'à dix fois les écrits de Belle de Zuylen ? Que dire de toute la société mondaine du temps ?

Henriette L'Hardy, d'Auvernier, charmante, au teint rayonnant, à magnifique coiffure en tresses, au grand chapeau seyant, est une intime de Belle de longues années. Elle se charge des... délicates négociations et des messages compliqués jusqu'à son départ pour Berlin et Potsdam en 1792. Elle va devenir, en effet, présentée par

M^{me} de Charrière, demoiselle d'honneur et confidente de la comtesse Dœnhoff, troisième épouse morganatique de Frédéric-Guillaume II. Elle amènera même la comtesse dans nos parages, à la Rochette et à l'Abbaye de Fontaine-André. Par lettre, M^{me} de Charrière corrige parfois le style d'Henriette. « Pourquoi cet entortillage ? »

Une autre douce amie de Belle de Zuylen est Isabelle de Géliou, née à Lignièrès, fille du pasteur de l'endroit, plus tard, fixé à Colombier. Leurs relations commencent par des échanges de rimes charmantes. C'est cette enfant qui, assise un jour sur le mur de la cure de Colombier, le regard perdu dans le vide, répond à qui lui demande ce qu'elle fait là : « *J'attends qu'on m'enlève !* »

Isabelle de Géliou, devenue grande, passera d'innombrables soirées au Pontet, tout proche de la cure. Elle y trouve des admirateurs. Conseillée par la maîtresse de céans, elle épousera le pasteur Morel à qui on élève plus tard un buste à Corgémont.

Il faudrait dire encore beaucoup de choses... Relisez Philippe Godet, et tournons cette page.



Rose-Adrienne Terrisse,

née à Saint-Blaise, en 1809, épouse d'Henri-Frédéric de Meuron, en 1826.

(Portrait inédit à la famille de Meuron, château de Beaulieu, Lausanne.)

Seul, le vieux Pontet demeure. Les Du Pasquier.

M^{me} de Charrière meurt au Pontet, sans enfant, le 27 décembre 1805. Il semble que l'âme de la maison vient de s'évader pour toujours. Son mari, dans une morne stupeur, affaibli, ne peut même suivre le convoi. Charles-Emmanuel de Charrière meurt en 1808.

C'est encore un parchemin à paraphe magnifique, qui nous apprend que Charles-Emmanuel de Tuyll de Serooskerken, d'Utrecht, domicilié à la Haye, — héritier de feu Charles-Emmanuel de Charrière, — offre aux enchères publiques le 10 septembre 1814, le beau domaine du Pontet. Qui l'achètera pour 170,000 francs, somme considérable ? Ce sera M^{me} Augustine Du Pasquier, née d'Ivernois, veuve de Louis Du Pasquier, communier de Fleurier, mère tutrice de Sophie Du Pasquier. Et voici le Pontet revenu en main d'une famille autochtone.

Durant quinze années, soit de la fin de l'Empire à 1830, le domaine est surveillé et soigné paisiblement par intendant, fermier et vigneron. La maison où de nombreux meubles anciens sont restés est habitée par d'aimables dames qui... ne cassent rien.

En 1830, au décès de susdite Sophie-Adèle Du Pasquier, le Pontet passe à deux de ses tantes, Charlotte et Suzanne Du Pasquier, qui le vendent aussitôt à

Henri-Frédéric de Meuron,

ancien capitaine au service de Prusse, aide de camp de l'inspecteur général des milices de la principauté.

La femme de celui-ci, Rose-Adrienne Terrisse, de Saint-Blaise, devient copropriétaire conjointe du domaine et du manoir, meubles compris, pour 125,900 francs. Intervient au transfert, l'oncle de défunte Sophie Du Pasquier, Guillaume-Auguste d'Ivernois, conseiller d'État, et trésorier général de Sa Majesté.

Qui est Henri-Frédéric de Meuron ?

Né en 1802, — après avoir servi quelques années comme capitaine au bataillon des tirailleurs neuchâtelois à Berlin, et comme officier de milices au pays, — il commande, en 1841, notre premier arrondissement militaire.

En hiver, il habite sa maison de la place du Port. Le Pontet sera sa résidence le reste de l'année. Meuron appartient successivement aux divers conseils de ville. Le collège électoral des Verrières l'envoie au Corps législatif. Il dirige le service des travaux publics de la cité. On le trouve banneret de Neuchâtel à plusieurs reprises et il participe à la direction de Préfargier, établissement fondé par la famille de Meuron ; c'est sous sa présidence que l'on édifie la belle dépendance de cet asile.

Il est le dernier banneret de Neuchâtel. On sait qu'il fut un des chefs du mouvement royaliste de 1856. Son père, James de Meuron, propriétaire de la Rochette, fut, à Neuchâtel, le premier juge de paix sous la République.

Rose-Adrienne Terrisse, que l'on voit ici dans une élégante toilette de satin lilas, jolie femme au teint rose et frais, aux cheveux bruns clair, lui donne plusieurs enfants. En particulier, Eugène, père de notre contemporain, M. Pierre de Meuron, Édouard, allié d'Erlach, M^{me} Louise Bovet, et M. Robert de Meuron chez qui, à Lausanne, se retrouvent aujourd'hui, au château de Beaulieu, — où vint jadis aussi M^{me} de Staël, — de nombreux souvenirs provenant des Charrière. On y voit encore lustres de verre du salon

L E M A N O I R D U P O N T E T

de musique du Pontet, flambeaux à branches, pendule Louis XVI, statuette de Frédéric II, meubles et vitrines de M^{me} de Charrière. On y voit aussi le panneau de bois, peinture inspirée des chutes de Tivoli, fantaisie italienne, qui jadis servait de trumeau sur la cheminée de la chambre intime de Belle de Zuylen.

Mais nous sommes arrivés. Voici les temps nouveaux.

En 1893, Auguste Perrenoud-Jurgensen, fabricant d'horlogerie au Locle, achète à la famille de Meuron le Pontet, en partie morcelé. Il n'y vient d'abord que l'été, puis s'y installe définitivement avant M. Ed. Boitel-Perrenoud et sa famille.

Certaines de nos vieilles maisons qui ne payent pas de mine sont riches en souvenirs. Le Pontet en est une.

[2 et 11 juin 1935.]